

La chance de survivre

Figaro Littéraire 11 octobre 58

Pascal était fort capable de rire, si nous en croyons sa sœur Jacqueline qui se demandait ce que M. Singlin penserait « d'un pénitent si réjoui ». La seule idée qu'il pût écrire ses *Lettres à un provincial* avec le désir d'aborder, grâce à elles, aux époques lointaines l'eût diverti ou irrité, selon son humeur du moment, mais il se fût bien moqué de l'auteur qui lui aurait prêté cette ambition. Nous ne sommes pas Pascal. Je doute pourtant, si sots que nous soyons, qu'il s'en trouve beaucoup parmi nous d'assez sots pour croire « s'assurer l'immortalité en se faufilant parmi les grands événements » comme l'écrivait ici même, jeudi dernier, Pierre Gaxotte.

Je ne sais à qui il pensait, ni même s'il pensait à quelqu'un.

Comme il n'est pour un auteur, à moins qu'il ne soit historien, d'autre manière de se faufiler parmi les grands événements que de les commenter, j'imagine que mon malicieux confrère visait ceux d'entre nous qui se mêlent aux batailles de la politique quotidienne. Et comme je suis l'un d'eux, voilà une occasion de m'examiner sur ce point.

Je le dis tout net: plus j'avance et plus je me sens d'éloignement pour un auteur qui ne se veut qu'auteur, qui se considère comme un homme d'une espèce particulière, que la tragédie politique ne concerne pas, parce qu'elle relève de l'éphémère. Certes, il a pu m'arriver, il m'arrive encore de me dire: « Peut-être *Le Baiser au lépreux*, peut-être *Genitrix* ou telles pages de *Souffrances du chrétien* seront lus encore longtemps après moi... » Quel auteur n'a de ces idées ? L'horreur de l'anéantissement est à la source des vocations littéraires, je l'ai toujours cru. Même un écrivain qui, comme Roger Martin du Gard le confiait à ses amis, avait perdu la foi en son œuvre et en parlait comme d'un échec, même lui, nous l'avons vu occupé, durant les derniers mois de sa vie, à clouer ses inédits dans des caisses pour la Bibliothèque nationale, des caisses qui, selon sa volonté expresse, ne devront pas être ouvertes avant trente ans .

Mais c'est une chose pour un écrivain que de considérer ses ouvrages comme des billets de loterie donc l'un ou l'autre sortira peut-être , sait-on jamais, au tirage de la postérité ; et c'en est une autre que de ne pas prononcer une parole ni écrire un mot qui ne concerne cette hypothétique survie, de se considérer ici et maintenant comme un personnage différent de tous les autres, qui se meut d'avance dans une sorte d'éternité temporelle, si l'on peut dire, et

qui ne dévisse jamais le capuchon de son stylo sans croire que ce qui va en sortir retentira dans les siècles et dans les cieux.

Comme, en fait, beaucoup d'entre eux n'ont plus rien à dire d'eux-mêmes (« Il ne me reste plus qu'à raconter mon petit déjeuner du matin ! », me confiait ce confrère avec désespoir), leur mépris des contingences de la politique les condamne au néant à perpétuité, puisque d'ailleurs ils sont, pour la plupart, athées ou agnostiques et qu'ils ignorent cet épaisissement de la vie que crée une foi religieuse, et que ce champ immense, chez eux, est demeuré en friche depuis l'enfance et qu'ils se sont voués à cette sorte de pauvreté, ou plutôt de dénuement infini.

« Goethe pour les mouches », ce mot atroce et injuste de Suarès sur Gide convient, il me semble, à ces olympiens minuscules qui se croient au-dessus des événements: au vrai ils flottent à la surface comme des bouteilles qui ne contiendraient qu'un papier où ils ont écrit à l'usage de siècles futurs des renseignements concernant leur vie sexuelle.

Il ne s'agit pas d'être un auteur mais d'être un homme. Survivre ne dépend pas de nous, ce n'est pas notre affaire. Être un vivant parmi les vivants, voilà ce qui nous concerne, - un vivant qui, jusqu'à la fin, a pouvoir de se modifier, de devenir « tel qu'en lui-même l'éternité le changera », mais aussi de toucher autrui s'il a reçu le don d'agir sur les cœurs et sur les esprits.

Agir sur les êtres, c'est, à un degré si infime que ce soit, agir sur l'Histoire. Et à ce propos j'admire qu'un historien comme Pierre Gaxotte, et qui est précisément l'historien du peuple français, et qui a prouvé qu'il savait que l'Histoire ne se ramène plus désormais à la chronique des guerres et de la diplomatie, j'admire qu'il décide que les auteurs qui commentent à leur manière les conjonctures de l'Histoire en train de se faire se vouent au néant. N'ont-ils pas, au contraire, quelque chance d'intéresser les historiens de demain dont, comme aujourd'hui, le métier sera de prendre la température du temps qu'ils étudieront, et donc de notre époque ? Or que sont les pages d'un écrivain journaliste sinon des feuilles de température ?

Gaxotte en conviendra, mais me demandera : « Est-ce là survivre ? », lui qui semble considérer, dans l'article auquel je répons ici, que les *Relations sur le quiétisme* de Bossuet sont oubliées. Grand Dieu ! je voudrais bien être oublié de cette façon-là. Je les relis, quant à moi, presque chaque année, pour l'amour de Fénelon. Pierre Gaxotte croit-il qu'il se trouve beaucoup plus de gens pour relire les *Provinciales* ?

De génération en génération c'est un petit nombre d'esprits vestales qui entretiennent les feux que nous croyons éternels. Et au déclin de ma vie, rien ne m'émeut comme les foyers que nous ne sommes plus très nombreux à nourrir (Maurice de Guérin par exemple). Il en est même dont nous sommes peut-être les derniers fidèles. Je songe à tel ou tel à qui j'apporte une unique brassée ; et la flamme vacillante n'éclaire plus que mon vieux visage redevenu jeune tout à coup par la grâce du poème que je me récite à mi-voix et qui ne vivra plus dans aucune mémoire humaine quand je me serai endormi.